**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 53 (1924)

**Heft:** 6

**Rubrik:** L'enseignement de l'allemand dans les écoles secondaires de la Suisse romande [suite et fin]

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 16.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# L'enseignement de l'allemand dans les écoles secondaires

## DE LA SUISSE ROMANDE

## Rapport présenté par M. Léopold Gautier, directeur du Collège de Genève, à la séance des *Deutschlehrer*, à Berne, le 7 octobre 1923

(Suite et fin.)

II

### Organisation, méthode, programme et but

§ 1. *Répartition de l'enseignement.*

L'allemand est enseigné de la première à la dernière classe secondaire partout, sauf au Collège classique de Lausanne, où il commence en 2me année. A Neuchâtel, l'allemand est enseigné déjà dans le degré primaire. A Genève et dans le canton de Vaud, l'allemand est aussi matière de l'enseignement primaire, mais seulement dans les classes supérieures, parallèles aux classes secondaires inférieures. Partout ailleurs, l'allemand commence avec le degré secondaire. Ce cycle comprend ainsi, suivant les villes, et suivant les établissements, six ans (Coll. scient., Laus.), sept (Coll. class., Laus., Coll. de Genève), huit ou neuf ans (Ec. des jeunes filles, Laus.). Le nombre total des heures varie entre 22 (Gymn. littér., Fribourg) jusqu'au maximum de 38, atteint à Porrentruy. Le chiffre moyen oscille autour de 28. Sion a 26 ; Neuchâtel (Ec. des jeunes filles), 25 environ ; (Ec. des garçons), 28 environ ; Chaux-de-Fonds, 31 ; Lausanne, jeunes filles, 29 ; garçons, 26. Généralement, la section classique avec grec a moins d'allemand (à Fribourg 22, à Genève 24), tandis que les sections commerciales, réales, scientifiques dans ces deux villes arrivent à 26 (Fribourg), 30 et 31 (Genève).

Dans la première année, la plupart des écoles ont 4 heures ; à Fribourg, 3 heures. Deux écoles, à ma connaissance, commencent avec 2 heures seulement : l'Ecole supérieure des jeunes filles de Lausanne, et le Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Cette anomalie disparaîtra sans doute bientôt ; car l'expérience a abondamment prouvé qu'il y a avantage à commencer par un bain sérieux. Plusieurs écoles font débuter à raison de six heures (Ecole Nouvelle de Chailly, Collège scientif. de Laus.). On m'a parlé récemment des résultats brillants obtenus à l'Ecole de commerce de Lausanne où l'on commence avec 8 heures.

## § 2. *Méthode.*

C'est il y a 30 ans environ que la méthode directe ou intuitive commença d'être prônée. Ce fut une lutte mémorable, qui méritait d'ailleurs de passionner les esprits. La méthode nouvelle prétendait détrôner et remplacer la méthode dite grammaticale, celle qui se fonde sur la comparaison et la traduction. Je ne suis pas assez documenté pour narrer en détail cette grande joute. Mais il n'est pas trop difficile de décrire l'état actuel des choses, lequel est basé sur un compromis.

Dans la grande majorité de nos écoles, on pratique pour les débuts l'enseignement intuitif. On se sert d'images murales, au premier rang desquelles il faut nommer les quatre tableaux de Hœltzel sur les saisons, tableaux d'une laideur si répugnante que c'est en vérité une mauvaise action de les mettre sous les yeux de nos élèves. On se sert aussi de recueils contenant de nombreuses images ; ceux que je connais, et qui ont le mérite du bon marché, ne valent guère mieux du point de vue esthétique.

Cependant, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les maîtres d'allemand font intervenir la traduction, la version et le thème. La conversation, le résumé, la paraphrase, continuent pourtant à jouer un rôle très important.

Cette méthode éclectique a l'avantage de donner de la variété à l'enseignement et de faire éviter l'ennui. Bien entendu, il ne s'agit nullement de n'user que de procédés faciles ou attrayants. On ne peut se passer du drill grammatical ; il faut répéter sans cesse les verbes forts, faire fabriquer aux élèves des phrases d'un type donné pour que l'application de la règle devienne automatique. (Pensez à des tournures comme : Die Bäume, welche der Gärtner hätte begiessen sollen.) Il faut astreindre les élèves à apprendre et à répéter des listes de mots, des expressions tirées de leurs lectures. Il faut souvent contrôler ces acquisitions par de courtes interrogations écrites. Mais il est bon de varier, il est bon de recourir à des exercices très différents dans une seule et même leçon, de s'ingénier à familiariser l'oreille à l'allemand par des moyens multiples. A cet égard je recommanderais vivement la mémorisation ; la mémorisation de chants en particulier, excellente initiation à la poésie allemande. Je recommanderais aussi les lectures à rôles distribués et de très modestes représentations théâtrales, tirées, si l'on veut, de Max und Moritz.

Je suis convaincu qu'on ne tire pas assez parti du plaisir qu'ont les enfants à jouer la comédie. D'ailleurs, la langue étrangère ne commence-t-elle pas à vous paraître familière, quand on a eu l'occasion une fois de rendre et de faire valoir un morceau, grâce à une prononciation correcte, à l'accent juste, avec l'aide peut-être du geste et de l'expression du visage ?

Sur l'importance relative de la traduction et de la composition il existe de très sensibles divergences. L'examen de maturité à Genève comporte une composition seulement ; à Lausanne on exige composition et thème. Dans un programme récemment élaboré pour le Gymnase scientifique de Lausanne, on insiste sur la traduction, parce que, comme l'a dit un jour l'auteur de ce programme, la composition est l'exercice où l'on esquive les difficultés.

En revanche, je connais un établissement où le maître d'allemand, fort distingué, arrive à de brillants résultats avec ses élèves en excluant complètement la traduction. Il est vrai que ce professeur consacre par contre beaucoup de temps à l'étude d'une grammaire systématique d'ancien style, et qu'il corrige avec grand soin toutes les rédactions de ses élèves, lesquelles corrections doivent être soigneusement méditées et apprises.

Le français sert généralement pour les explications grammaticales, même là où par ailleurs on cultive le plus la méthode directe. J'ai noté aussi cette recommandation, à mon avis très judicieuse : le maître n'usera de la langue étrangère que s'il sait être compris, et si l'emploi de la langue étrangère ne le contraint pas à être moins intéressant que s'il usait du français.

### § 3. *Programme.*

C'est une tâche ingrate que d'analyser les programmes. Du moins, je ne réussis pas à y discerner des points de vue originaux, des indications révélatrices, et je fais d'ailleurs cette même expérience chaque fois qu'il s'agit de l'enseignement des langues. A tous les degrés, pour ainsi dire, on lit : Principales prépositions, revision du champ parcouru dans la classe précédente, suite des prépositions, verbes séparables et inséparables, infinitifs avec et sans zu, compositions, résumés, versions. Ces têtes de chapitres sont faites pour nous rappeler que l'étude des langues est une remise en œuvre perpétuelle, une récapitulation sans fin ; que les difficultés d'une langue ne se laissent nullement disposer en un ordre logique, mais que nous les rencontrons toutes au hasard des lectures, puisque ce sont heureusement des textes qui nous guident. Seuls les textes laborieusement fabriqués pour l'étude élémentaire peuvent sérier rigoureusement les difficultés.

Je me bornerai, à propos du programme, à présenter deux remarques :

1° Des textes littéraires sont mis sous les yeux des élèves dès les classes moyennes par le moyen des recueils de morceaux choisis. C'est dans l'avant avant-dernière classe qu'on entreprend la lecture d'une œuvre entière. On fait donc des lectures suivies pendant trois ans. On commence souvent par Mina von Barnhelm, on continue par une des œuvres maîtresses de Gœthe et de Schiller. Mais je voudrais souligner surtout le rôle que jouent dans nos classes les

œuvres des conteurs suisses allemands. On lit, on commente, on savoure les nouvelles et les récits de Gotthelf, de Meyer, et de Keller; et aussi des contemporains, Bosshardt, Federer et autres. De Spitteler on ne peut affronter que des fragments des œuvres épiques ; en revanche, les *Mädchenfeinde* et les *Früheste Erlebnisse* sont fort appréciés. Nous sommes heureux d'être à même, grâce à des œuvres accessibles à la jeunesse, de faire connaître à la fois de grandes figures d'artistes et de poètes, et en même temps d'initier nos élèves à la vie intellectuelle de la Suisse allemande, à ses mœurs et à son caractère propre. Et nous sommes heureux de coopérer ainsi à une meilleure compréhension de la Suisse alémanique par la jeune génération romande.

2° En ce qui concerne l'enseignement de la littérature, je n'ai qu'un mot à dire. On tend toujours davantage à s'appuyer sur les textes lus en classe, et à renoncer à l'exposé complet et chronologique de l'histoire littéraire. Les temps sont heureusement passés où les collégiens genevois devaient apprendre presque par cœur la Litteraturgeschichte de Kluge et prenaient en horreur cette énumération fastidieuse.

### § 4. *Prononciation.*

Elle laisse beaucoup à désirer, je l'avoue. Il y a des garçons qui, après 4 ou 6 ans d'allemand, ne parviennent pas à dire : das *H*aus. La mollesse se manifeste admirablement dans les fautes de prononciation.

Néanmoins, la paresse des élèves ne mérite pas seule le blâme. La mauvaise prononciation est imputable aussi, dans de nombreux cas, au maître welche avec qui l'élève a débuté. Il est fâcheux que le premier maître d'allemand, ou bien ne soit pas capable d'enseigner une prononciation correcte, ou bien ne s'en donne pas la peine. Si, dans la suite, un autre maître essaie de corriger les défauts de prononciation, cela suppose un effort supplémentaire, car il y a alors de mauvaises habitudes peut-être invétérées à corriger.

De toute évidence, il serait avantageux que les difficultés spéciales des sons allemands pour les élèves de langue française soient clairement envisagées et surmontées dès le début. Cette méthode phonétique a fait ses preuves, je crois ; elle mériterait d'être strictement pratiquée.

### § 5. *Ecriture.*

Plusieurs manuels sont maintenant en usage pour les débuts de l'allemand, qui sont imprimés entièrement en caractères latins. Tout le monde est d'accord cependant pour faire lire les caractères gothiques imprimés ; les uns font intervenir cette étude un peu plus tôt, les autres un peu plus tard. Il va sans dire qu'elle est indispensable ; d'ailleurs elle se fait aisément, sauf que les étourdis persistent assez

longtemps à confondre s et f et certaines majuscules d'un dessin compliqué.

Au contraire, la pratique est divergente en ce qui concerne l'écriture gothique manuscrite. On n'enseigne plus du tout cette écriture dans les écoles vaudoises, et on invoque l'exemple de plusieurs cantons allemands où l'école la prohibe radicalement.

D'autres cantons welches l'ont maintenue. On fait valoir que des textes gothiques manuscrits doivent pouvoir être déchiffrés par quelqu'un qui a appris l'allemand. Toutefois, l'étude de ces caractères coûte beaucoup de temps et de peine, et le profit est mince. En effet, nous ne souhaitons nullement que nos élèves se servent jamais de cette écriture. Les enfants peuvent trouver mauvais qu'on leur impose cet apprentissage pénible, pour s'entendre recommander ensuite de n'en plus faire usage. On est amené à se poser la question suivante : Pourrait-on renoncer à faire écrire en lettres gothiques, et ne parviendrait-on pas, avec des tableaux muraux, et des textes écrits par le maître à la planche noire, à familiariser suffisamment les élèves avec cette écriture pour qu'ils puissent la lire ? On réaliserait ainsi une grande économie de peine, et les armoires des directeurs contiendraient moins d'affreux grimoires.

## § 6. *But.*

Je voudrais, en terminant, délimiter et préciser le but que nous nous proposons. Pour les classes inférieures et moyennes, pour les écoles de commerce, la question serait oiseuse. Il s'agit là naturellement à la fois de comprendre les textes non littéraires et subsidiairement les textes littéraires faciles, et d'acquérir en même temps l'usage de la langue, aussi bien oralement que par écrit, surtout oralement peut-être, en se rendant maître du vocabulaire usuel.

Aujourd'hui cependant, Messieurs, tout en nous intéressant aux divers stades de l'enseignement de l'allemand, nous sommes portés tout naturellement à fixer notre attention sur les résultats derniers, sur ceux auxquels on vise dans les classes supérieures de nos gymnases.

Autrefois, on se proposait de comprendre des textes et de s'exprimer par écrit, conception qui dérivait de celle qu'on avait de l'étude des deux langues anciennes. Il n'y a pas si longtemps, un maître d'allemand faisait mettre en allemand à ses élèves de supérieure tout *M^lle^ de la Seiglière*, quatre actes, s'il vous plaît. Le thème avait en effet pris le pas sur la version, parce qu'il était ou passait pour plus difficile.

Aujourd'hui, on ne vise plus seulement à faire comprendre les œuvres, on veut initier à une langue vivante, on aspire à rendre les élèves maîtres de la langue parlée, de façon à ce qu'ils puissent pratiquer la conversation et se risquer dans un exposé oral. Le but est

donc plus vaste, et suppose de plus grands efforts. Sans doute, ces divers exercices s'appuient les uns les autres. Toutefois, malgré les progrès des méthodes, malgré les exploits de maîtres virtuoses, je prétends que, avec des classes nombreuses, non sélectionnées quant aux aptitudes linguistiques, ce but est trop vaste ; qui trop embrasse mal étreint.

Je partage sur ce point l'opinion exprimée par Barth dans son ouvrage connu [1]. Il faut savoir se borner. Je sacrifierais de préférence l'aisance dans l'expression orale, cette aisance qui ne s'acquiert vraiment, sauf chez des êtres exceptionnellement doués, que par un séjour en pays étranger, grâce à ce qu'on peut appeler le bain linguistique complet ; et je mettrais l'accent sur la compréhension des textes même réputés difficiles, sur l'étude d'œuvres classiques anciennes et modernes, sur l'étude de quelques types représentatifs de la culture étrangère. Dans les deux classes supérieures d'un gymnase en effet, c'est la connaissance d'une pensée, d'une civilisation, d'une culture étrangère qui me paraît devoir prendre le pas sur l'étude de la langue. Celle-ci ne saurait être abandonnée, certes. En particulier, on continuera à faire des traductions écrites, des thèmes et des versions, parce que c'est là un exercice incomparable pour affiner la compréhension et pour astreindre à la rigueur. Exercice, j'en conviens, très difficile, mais qui a cet inestimable mérite de faire prendre conscience toujours mieux de la différence des moyens d'expression dans les langues différentes. Donc l'étude de la langue doit être poursuivie jusqu'au bout, mais elle n'est plus but, elle est moyen. Le centre d'intérêt est déplacé. C'est à la pensée, c'est à l'art qui s'est exprimé dans cette langue que va l'essentiel de notre effort. Je ne m'exprimerais d'ailleurs pas autrement si j'avais à parler ici de l'étude du grec ou du latin.

Ce qui précède m'amène à dire un mot de la question des professeurs. Faut-il souhaiter à nos élèves des maîtres welches ou suisses allemands ?

Est-ce là une question trop délicate pour être abordée ? Je ne le pense pas, car il est entendu que nous sommes ici pour nous exprimer sans réticence, et que nous n'avons en vue que la recherche des conditions les plus favorables à l'enseignement qui nous occupe.

Est-ce là une question oiseuse ? Oui, dans une large mesure. Car un maître ignorant le français, s'il a du talent, vaudra vingt fois mieux que le plus étourdissant polyglotte, si celui-ci est ennuyeux ou maladroit. Ceci dit, raisonnons comme s'il s'agissait de maîtres également doués et capables.

L'idéal, naturellement, serait que les maîtres fussent bilingues, qu'ils aient la même connaissance sûre et nuancée des deux langues.

[1] Albert Barth, *Les collèges et les gymnases de la Suisse*, édition française par Charles Gilliard, Payot 1920, page 171.

Appelons de nos vœux le jour où tous les maîtres de langues étrangères satisferont dans notre pays à cette exigence. Mais, en attendant ce beau jour, je soumets à votre examen les remarques suivantes :

Le fait de ne pas bien savoir le français est une gêne considérable, même avec les méthodes en usage aujourd'hui. Aussi, tout en déplorant l'inélégance, l'imperfection d'un enseignement donné par un homme qui commet parfois des fautes d'allemand et qui ne sent pas toutes les finesses et les nuances, je donnerais pourtant la préférence au maître dont le français est la langue maternelle, à condition, bien entendu, qu'il ait prouvé une maîtrise suffisante de l'allemand (un séjour prolongé en pays germanique est pour cela indispensable), et à condition qu'il soit un homme cultivé et de tempérament littéraire. L'explication des textes, comme je le déclarais tout à l'heure, me paraît un exercice essentiel. Or l'explication donnée par le maître de langue française m'apparaît comme la plus fructueuse, d'une part parce qu'il pourra se hasarder à traduire en français quand c'est nécessaire, et de l'autre parce qu'il est mieux à même de saisir l'élément original et caractéristique de l'œuvre étrangère. On pourrait alléguer que le meilleur moyen de pénétrer un esprit, un génie étranger, est le contact avec un individu représentatif de son milieu et de sa race. Mais les gymnasiens ne sont pas des étudiants ; des jeunes gens de 16 à 18 ans n'ont pas la maturité nécessaire ; ils ont besoin qu'on leur signale, et surtout qu'on leur explique ce qui ne leur est pas familier ; ils ont besoin du maître pour pénétrer une culture étrangère ; ils ont besoin d'aide aussi pour apprendre à élargir leurs sympathies. Pour exercer ce rôle si délicat de trucheman intellectuel, pour donner aux élèves les éclaircissements, les indications nécessaires, le maître de langue maternelle étrangère, quelles que soient sa science et sa capacité, me semble être en infériorité par rapport au maître indigène. Celui-là risque de ne pas apercevoir ce qui est obscur ou difficilement compréhensible à ses élèves, il risque, parce qu'il sent autrement, de ne pas deviner ce qui fait obstacle chez ces derniers, non à la compréhension grammaticale, mais à la compréhension psychologique d'un texte littéraire. Pour aider efficacement à cette compréhension, il vaut mieux que le maître soit un concitoyen de ses élèves, qu'il participe à leur mentalité, et qu'il ait eu lui-même à surmonter une fois les mêmes difficultés que ceux-ci rencontrent à leur tour.

* * *

Je suis arrivé, Messieurs, au bout de mon exposé. Il est bien imparfait, bien incomplet. Je n'ai été que maître occasionnel d'allemand ; je n'ai pas en cette matière toute l'expérience suffisante. Je souhaite donc que les spécialistes prennent maintenant la parole pour compléter, rectifier ou contredire ce que j'ai dit.

Je conclus en remerciant votre Comité, Messieurs, d'avoir mis à l'ordre du jour de cette séance l'enseignement de l'allemand dans nos écoles secondaires, et en affirmant qu'en Suisse romande cet enseignement, en dépit d'insuffisances auxquelles on s'efforcera de remédier, se trouve pourtant en bonne voie.

## Une réplique soviétique de l'histoire de l'enfant prodigue

La porcherie modèle de l'Etat russe, à Boulousouk, nourrissait les cochons soviétiques, nous racontent les journaux, de cadavres humains, que le typhus et le choléra fournissaient en surabondance. On payait une demi-livre de tabac le camion de corps humains aux croque-morts, qui faisaient commerce de cette sorte de provende. Comme de braves gens avaient la naïveté de s'en étonner et commettaient l'imprudence d'en nantir le tribunal de Samara, l'administration de la porcherie communiste répondit en toute tranquillité : « Les cochons appartenant à l'Etat, les autorités exigent qu'ils soient tous les jours rassasiés et « gais » ; comme les employés de la porcherie mangent d'ordinaire les trois quarts des aliments destinés aux bêtes, il a bien fallu chercher un autre mode d'approvisionnement ; le chef-économe de l'exploitation rurale de Boulousouk n'a pas vu d'inconvénients à ce que l'on utilisât les cadavres, à condition qu'ils fussent soumis à la cuisson. » Les porchers de Boulousouk sont des hommes logiques et droits ; comme on leur a bien enseigné qu'il n'y a plus ni Dieu, ni Ciel, ni enfer, ni âme immortelle, ils ne voient pas en quoi cette viande-là diffère d'autre viande, ni pourquoi les cochons nationaux seraient indignes d'en jouir.

## Leçon d'histoire tirée de « l'Histoire du canton de Fribourg »

### DE M. G. CASTELLA

### La Guerre des Paysans

Observation. — Cette leçon fait suite aux précédentes sur le patriciat. Les matières qui en font l'objet intéressent la Suisse et Fribourg en particulier. Nous aurons ainsi l'occasion de montrer, d'après l'auteur cité plus haut, la part que notre canton a prise dans ces événements.

Insister sur : 1° Le manque de précision des revendications des paysans ; 2° le danger de leur ligue pour la Confédération encore si peu cohérente ; 3° leur insuccès dû à leur mauvaise organisation, à leur mauvais armement, au manque d'officiers.

Matériel intuitif. — Tableaux représentant le Conseil de guerre des paysans (de Vigier) ; l'assemblée de Hutwyl — croquis du plan de campagne : bien indiquer les positions de l'armée de la Diète.

Rappel du connu. — Remémorer l'organisation patricienne. Ce qu'elle a fait pour l'agriculture. Ce qui en entravait les progrès.